

Entretien avec La Décroissance (intégral)

La Décroissance : Vous dites dans vos écrits que le déferlement technologique conduit à une société de contrainte. Quelles sont les caractéristiques de ce « techno-totalitarisme » ?

PMO : D'abord de quoi parle-t-on quand on parle de « *techno-totalitarisme* ». *Techno*, c'est facile. D'une racine indo-européenne T-K, s'élève une arborescence qui par le sanscrit, le grec, le français relie des mots tels que *construire*, *charpentier*, *architecte*, *toit*. La *technique* est l'art de transformer *la matière première*. Cette *matière*, on ne peut plus première, procède du latin « *matrix* » où même les non-latinistes auront reconnu la *matrice*, et cette *matrice* engendre une autre filiation sémantique : *femelle pleine qui nourrit*, *arbre qui produit des rejetons*, *bois de charpente (madrier)*, *matériaux*, *matière*, *matériel/immatériel*, *maternel*, etc. (cf. *Dictionnaire Robert étymologique du français*)

Nous n'avons pas – pas plus que n'importe quel lecteur d'Ivan Illich-, de querelle avec la technique, consubstantielle à l'homme primitif (*homo habilis*, *homo sapiens*, *homo faber*), et qui n'ampute pas son autonomie. La technologie, produit de la société industrielle qui naît au XIXe siècle des combinaisons réciproques des sciences et du capital (cf. *Elements of technology*. Bigelow. 1829), intègre au contraire ses *pièces humaines*, comme les parties d'un tout, d'un *système* qui dépasse la machine et l'usine pour « *transformer le monde* » (Marx), en machine cybernétique pilotée par ordinateur. C'est-à-dire en pilotage automatique. Ce mot de « *cybernétique* » est forgé par Norbert Wiener à partir d'un synonyme de *pilote* en grec, devenu *gouvernail* en latin. Il désigne « *la science de la commande et de la transmission des messages chez les hommes et chez les machines.* » (cf. *Cybernétique et société. L'usage humain des êtres humains* ». Norbert Wiener. 1971 éditions 10/18)

Les technologies de l'information et de la communication transmettent aux hommes et au monde machines les commandes de la machine à gouverner. Ou plutôt elles les intègrent en une seule machine, unique et totale, autorégulée. Une fourmilière électronique.

Vous trouvez peut-être que cette introduction à la technologie nous dispense d'explications sur le totalitarisme. Il n'est pourtant pas redondant d'ajouter quelques précisions. On sait que le mot surgit sous la plume d'un journaliste antifasciste en 1923 et que Mussolini se jette dessus pour se proclamer « *féroce totalitaire* ». On n'entrera pas ici sur les divergences entre fascistes et nazis, entre partisans de *l'Etat* et du *mouvement totalitaire*, ni sur les nuances entre *l'Etat totalitaire* et *L'Etat total selon Carl Schmitt* (cf. Jean-Pierre Faye. Editions Germina. 2013). L'ouvrage le plus révélateur paraît plutôt *La Guerre totale* de Ludendorff publié en 1935. La guerre, duel à mort entre deux clans de l'âge de pierre, entre la France révolutionnaire et l'Europe des rois, entre deux nations ou deux alliances, exige *la mobilisation totale*, corps et âmes, de toutes les ressources matérielles et humaines, économiques et spirituelles sous direction unique. Tout et tous pour la machine de guerre suivant un double principe d'engagement et de rationalisation maximaux, en vue d'une efficacité maximale. Un absolutisme de l'efficacité. Rien n'est plus rationnel ni plus voué à l'efficacité que la technologie. Cette rationalité techno- économique culmine et fusionne avec la rationalité guerrière dans cette volonté d'efficacité. Tous les pays engagés dans les deux guerres mondiales ont mesuré combien l'économie de guerre avait stimulé la production et l'innovation. Les principes et les méthodes en ont été recyclés dans la guerre économique perpétuelle qui met aux prises les sociétés contemporaines.

La technologie et le totalitarisme sont d'autant plus voués à la fusion que 200 ans de guerre planétaire et industrielle au Vivant, nous laissent une Terre rongée à l'os pour une population de 9 milliards d'habitants, en augmentation constante malgré les projections lénifiantes des démographes. Un splendide marché global de « *reconstruction* » qui pourrait nourrir la croissance des cent prochaines « *Glorieuses* » et l'expansion d'un « *capitalisme vert* », dans le cadre d'un « *Green New Deal* ». (cf. *L'Enfer vert. Un projet pavé de bonnes intentions*. Tomjo. Edition L'Echappée) L'Etat d'urgence est déclaré. L'Etat de guerre nous menace. *De facto*, sinon *de jure*, la technocratie globale pilote déjà la pénurie d'un gouvernail de fer, tout en accélérant, à tombeau ouvert, la fuite en avant technologique censée ouvrir l'issue de secours d'un renouveau illimité aux conquistadors du monde 2.0. « *Qu'est-ce que l'Etat totalitaire, sinon une technique- la technique des techniques ?* » (Bernanos. *La France contre les robots*)

Avons-nous, selon vous, déjà basculé dans cette organisation totale où toute l'existence et toute existence seraient sous emprise technologique ?

L'emprise technologique est la poursuite de l'emprise étatique par les ultimes moyens – duals et convergents- résultant du progrès des technosciences. L'efficacité, et donc le pouvoir de l'appareil d'Etat, dépend à la fois de sa propre organisation scientifique (sa rationalisation) et de l'efficacité de l'appareil scientifique qui lui donne les moyens de son pilotage. Au sens premier, la police est le gouvernement de la cité (XIII^e siècle), l'exercice du pouvoir *politique*, avant de désigner « *l'organisation rationnelle de l'ordre public* ». (*Dictionnaire Robert*) Pour des raisons d'intérêts mutuels (financières, économiques et politiques), ces deux appareils - technoscientifique et politico-policier- fusionnent à peu près, en dépit de perpétuels conflits secondaires.

Cette emprise a une histoire que nous avons ainsi résumée : « *La société de contrôle, nous l'avons dépassée ; la société de surveillance, nous y sommes ; la société de contrainte, nous y entrons.* » (cf. *Terreur et possession. Enquête sur la police des populations à l'ère technologique*. Edition L'Echappée. 2008) Chaque progrès de l'emprise s'ajoute et se combine aux précédents sans les abolir. Qu'est-ce que cette *société de contrainte* que nous dénonçons depuis 2008.

Contrainte. Nom féminin dérivé au XII^e siècle du verbe contraindre pour signifier 1) une violence exercée contre quelqu'un, une entrave à la liberté d'action. 2) Une règle sociale, morale, obligatoire. Le mot vient d'une racine Indo-européenne **streig-* « serrer », d'où *stringere* en latin, *strictus*, *constringere* « lier étroitement ensemble » ; *constrictio* « resserrement » et *constrictus*, « qui resserre », tel le boa *constrictor*. (cf. *Dictionnaire Robert, Dictionnaire étymologique du français*)

Nul prisonnier du *web*, de la *toile*, des *rets*, du *réseau*, surtout après la publication des activités de la N.S.A et les multiples dénonciations des « *réseaux sociaux* » et du « *moteur de recherche* » Google, ne peut plus ignorer ce *filet constricteur* qui « *l'enserme et le lie étroitement ensemble* », lui et ses codétenus en une organisation- machine toujours plus rationnelle, efficace et gouvernable. Macro-pilotage d'ensemble et micro-pilotage individuel. L'épandage de myriades de capteurs et de puces RFID dans tout le milieu, urbain ou rural, dans tous les objets, inertes ou animés, permet la gestion optimale des flux et des stocks, suivant le projet cybernétique d' IBM, de « *planète intelligente* » auquel participe toute la technocratie globale : « *ville intelligente* », « *habitat intelligent* », « *objets intelligents* », « *e.gouvernement* », « *e.administration* » ; tout numérique de la couveuse à l'incinérateur. A *Big Data*, *Big data centers*. En avons-nous entendu pourtant de ces fortes têtes de plomb nous

assenant du haut de leurs dogmes intemporels « *qu'on n'en était pas là* », ou que « *forcément* », le « *système* » s'étoufferait de sa propre boulimie, dans l'incapacité d'absorber des masses croissantes de données. Nos contre-experts auraient bien du savoir qu'on n'arrête pas le progrès, et que l'accélération technologique avalerait les obstacles, faibles et provisoires, en travers de sa ruée. Au niveau individuel, si l'on ose dire, à propos d'êtres qui, justement, sont toujours moins des individus- des « *particuliers indivisibles* »-, les implants cérébraux auxquels travaille, parmi bien d'autres, le laboratoire Clinatex, du CEA-Minatec de Grenoble, rendent possible ce projet de pilotage d'hommes-machines, de *cyborgs* (« cyber-organismes »), d'hommes-bioniques (« bio-électroniques »). L'interface cerveau/machine, la convergence des neurotechnologies, nano et biotechnologies, des technologies de l'information et de la communication, assemble ainsi les pièces d'un automatisme permettant la manipulation de ses moindres éléments, tels des robots, marionnettes ou zombies sous hypnose. Une possibilité insurpassable, irrésistible pour la technocratie, en termes de *gouvernance* et d'ergonomie sociale. Les nano-implants cérébraux ne servent pas seulement à calmer les tremblements de certaines victimes de la maladie de Parkinson. La stimulation électrique cérébrale permet déjà la modification des comportements et des humeurs : traitement des TOC, de l'anorexie, de la boulimie, de l'addiction à la nicotine, de la dépression – songez à tous ces malheureux salariés d'Orange sautant des fenêtres de leurs bureaux ; il y aura désormais une alternative à la réduction de leur charge de travail ou à la désertion pure et simple. Dès les années 1970, le physiologiste José Delgado, héraut de « *la société psychocivilisée* », arrêtait net un taureau en pleine charge, par un signal radio envoyé aux électrodes fichées dans le cerveau de l'animal. La *société psychocivilisée* – le micro-pilotage individuel-, nous y entrons. La société de contrainte, c'est la combinaison du macro-pilotage général et du micro-pilotage individuel.

La contrainte et l'accélération ne reçoivent-elles pas l'adhésion enthousiaste des masses et de tout un chacun ? Ne s'agit-il pas d'une épidémie de servitude active et volontaire au techno-totalitarisme ?

Nous vivons depuis le début du XXe siècle dans des sociétés de masse. L'inconscient collectif est le milieu naturel de l'emballement mimétique et l'individu noyé ne peut que suivre le mouvement – à moins d'être broyé ou rejeté par le flot. Ceux-là même qui s'efforcent de vivre en marge, « *hors de la société* » et contre leur temps doivent toujours plus les subir. Il n'y a plus d'ailleurs.

A société de masse, production de masse. Le capitalisme technologique, le capitalisme d'organisation et de planification qui monte à partir des années 30 avec la grande entreprise et triomphe à *L'Ere de l'opulence* (Galbraith), n'obéit plus aux « *lois du marché* », et notamment à celle de l'offre et de la demande comme le faisait le capitalisme de papa et des capitaines d'industrie. Le gigantisme des entreprises, la multiplicité et la complexité des fonctions, des spécialisations et de la division du travail, le volume des investissements immobilisés dans des programmes de recherche & développement sur des années, exigent une maîtrise maximale de leur environnement : matières premières, fournisseurs, sous-traitants, personnel (cf. *La Nouvelle classe ouvrière*. Serge Mallet. Le Seuil, 1963), distribution – et marché. *La filière inversée* consiste à *imposer l'offre* (produit ou service), sous prétexte de répondre à une demande (inexistante). Des armées de sociologues, de psychologues, de philosophes et d'anthropologues, d'économistes, de publicitaires et de communicants, d'artistes en tous genres, de *mass media* – une industrie au service de l'industrie-, travaille sans cesse à l'espionnage et à la manipulation du public, à créer de faux besoins et de la fausse demande, suivant des méthodes scientifiques et sans cesse perfectionnées. Nul client de la FNAC n'a jamais réclamé la fabrication du *walkman* ni du *smartphone*, mais rien n'a

empêché leur monstrueux succès commercial. C'est d'ailleurs pour prévenir les échecs exceptionnels - et toujours montés en épingle afin d'accréditer la prédominance de la demande sur l'offre-, que s'est fondée « *la sociologie des usages* », par exemple à l'*Ideas Lab* du CEA-Minatec, à Grenoble. Dans ces officines *cool*, pluridisciplinaires et infestées de « *creative class* », on ne réfléchit pas aux vrais besoins des gens, mais aux camelotes que l'on pourrait leur fourguer, à partir des trouvailles des labos. C'est ainsi, pour reprendre l'exemple « *emblématique* » du portable, que les membres des populations les plus démunies sur tous les plans, se doivent d'arborer, sous peine de déshonneur et d'isolement, l'ultime version de ce « *gadget de destruction massive* ». (cf. Pièces et main d'œuvre.) Les méthodes de « *la sociologie des usages* » permettent de segmenter le marché en une échelle de cibles plus ou moins vulnérables, depuis les « *pionniers* », consommateurs d'avant-garde à la pointe de l'obsolescence programmée, jusqu'aux « *archaïques* », les lecteurs de *La Décroissance* qui finiront bien par acheter quand ils n'auront plus le choix qu'entre la connexion ou l'isolement. Ajoutez « *l'école numérique* », « *les bibliothèques numériques* », les politiques d'Etat au service des plans d'*innovation* et de *redressement industriel* pilotés par Louis Gallois ou Anne Lauvergeon, la destruction de l'enseignement, des moyens d'expression critique (langage, grammaire, vocabulaire) et l'on voit que cette « *servitude volontaire* » est surtout manigancée de mains de maîtres.

Notre époque semble de plus en plus l'actualisation des pires dystopies. Pensez-vous que s'effondrent les ultimes limites à l'artificialisation, ouvrant ainsi la voie à cette fusion homme-machine promue par les « transhumanistes » ?

Dans la mentalité progressiste, depuis les premiers versets de la Genèse :

« *Elohim dit :*
« *Nous ferons Adame, l'homme, en notre forme,*
A notre ressemblance.
Ils domineront le poisson de la mer, l'oiseau des cieux,
La bête, toute la terre. »

(...)

« *Elohim leur dit :*
« *Fructifiez, abondez,*
emplissez la terre, conquérez-là,
dominez le poisson de la mer, l'oiseau des cieux,
tout vivant qui rampe sur la terre. »

(cf. *La Bible*. Traduction André Chouraqui. Ed. Desclée de Brouwer)

En passant par Descartes et Marx (« *Se rendre comme maîtres et possesseurs de la nature* », « *transformer le monde* », et non plus « *l'interpréter* »), jusqu'aux plus récentes prophéties du *Cyborg Manifesto* (Donna Haraway), de *Engines of Creation* (Eric. K. Drexler), ou de *The Age of Spiritual Machines* (Ray Kurzweil), s'exprime une haine de l'inné, du donné, de la nature, réduite à la contrainte. « *La nature est fasciste* » déclare l'antifasciste Clémentine Autain, en guerre contre « *le biologisme* », « *l'Ordre naturel* » et ses suppôts. Pis encore, pour nos plus sagaces *déconstructeurs*, « *la nature n'existe pas* ». Comme « *elle n'existe pas* », ils se sentent d'autant plus autorisés à en faire ce qu'ils veulent, voire à la détruire, ce qui est une prophétie auto-réalisatrice. Et là où ils détruisent, ils disent qu'« *ils émancipent* ». L'humanité, affranchie de toute « *limite naturelle* », de toute mythologie « *biologiste* », n'est plus qu'une matière première, une pâte à modeler à disposition des ingénieurs des hommes qui peuvent, à leur guise, la construire, déconstruire, reconstruire. Où est le problème,

puisqu'il n'y a pas de nature humaine ? Pas d'essentialisme, je vous prie. Et d'ailleurs ces multiples remodelages ne répondent-ils pas aux désirs des individus d'échapper à l'état de nature, à l'odieuse « *assignation identitaire* » ? Tant mieux si le progrès des connaissances, le progrès des sciences et technologies, fusionne avec le progrès politique et anthropologique, dans la création d'une « *post-humanité* », d'une « *transhumanité* », « *augmentée* », « *hybride* », « *ouverte* », « *plurielle* », « *multiple* ». Le héros du Parti du Progrès, autrefois paysan, puis ouvrier révolté, est aujourd'hui chercheur entrepreneur, à la tête d'une *start-up* dans l'une des multiples *Silicon Valley* de l'économie globalisée, et le Parti du Progrès, celui de la technocratie et des « *créateurs créatifs* ». Aussi François Hollande, le président local du Parti du Progrès, ne manque pas d'aller pieusement en pèlerinage au sanctuaire de *Google*, *Facebook*, *Amazon*, *Apple*, *Microsoft*, etc. Les transhumanistes, dont la seule évocation provoquait des cris d'horreur voici dix ans, font l'objet aujourd'hui de dossiers flatteurs dans *Politis* et le *Nouvel Observateur*, disposent d'une chronique hebdomadaire dans *Le Monde*, et sont maintenant invités dans tous les médias et lieux respectables.

Finis les débats entre partisans de l'insurrection ou de la transition pacifique au socialisme, pour les progressistes, les « *technologies convergentes* » (NBIC) ouvrent désormais la voie vers le meilleur des mondes possible où nous circulerons et nous mêlerons, purs esprits, au fil du réseau. Il y a dans cette haine du corps périssable, de la guenille charnelle et de la matière satanique une nouvelle résurgence de l'éternel manichéisme dont la manifestation la plus émouvante et la plus mémorable fut l'hérésie cathare (du grec *catharos*, pur). (cf *L'Amour et l'Occident*. Denis de Rougemont) Contre ce nihilisme technologique, nous restons des humains, des *animaux politiques* (Aristote). C'est-à-dire que nous sommes nés, nous n'avons pas été fabriqués, et nous avons été socialisés par nos frères humains, non par des machines prétendues « *intelligentes* ».

Les diverses étiquettes politiques, droite, gauche, etc., cachent, selon vous, un parti unique de l'innovation, de la recherche et du développement ; le clivage gauche-droite n'aurait-il donc plus de sens ?

Selon un connaisseur, les sociétés sont divisées en classes, les classes sont représentées par des partis, les partis sont dirigés par des chefs. Sans entrer dans les subdivisions, l'analyse dominante depuis la révolution française (et répandue dans le monde entier), oppose une gauche progressiste ou révolutionnaire, le « *parti du mouvement* », à une droite conservatrice ou réactionnaire, le « *parti de l'ordre* ». Ce dernier cherche à bloquer, voire « *à faire tourner à l'envers la roue de l'histoire* » (Marx), quand le premier veut au contraire lui frayer la voie, étant entendu que le développement des forces productives tire inéluctablement l'histoire et lui donne un sens. Le rôle des révolutions et de ceux qui les font est donc de transformer les rapports de production qui entravent le développement des forces productives ou retardent sur lui, afin que la classe progressiste, la classe productrice montante pousse ce développement au maximum de ses capacités historiques. Alors cette classe progressiste productrice se fige à son tour, parasite et passéiste, et surgit pour la renverser, la nouvelle classe révolutionnaire avec à sa tête le Parti du Mouvement & du Progrès. Passons sur cet *amor fati*, sur cette soumission matérialiste et zélée à l'Avenir, au Progrès-qu'on-n'arrête-pas, et qui pousse ses dévots les plus fanatiques à se jeter sous *la roue de l'histoire* dans un geste d'adoration sacrificielle. Quelle est aujourd'hui la classe productrice et quel parti la représente ?

La classe montante depuis la fin du XIXe siècle, toujours plus éminente dans les années 30, triomphante après-guerre, à l'ère technologique du nouveau capitalisme, c'est la technocratie, dont l'ascension a été analysée par trop d'ouvrages pour les citer ici. La technocratie se définit comme la classe de l'expertise et de l'efficacité, de la rationalité maximale. L'Etat est technocratique. L'entreprise est technocratique. Pour accéder au pouvoir aujourd'hui, un

homme d'Etat doit être un technocrate ou suivre l'avis de ses technocrates. Idem pour l'héritier ou le chef d'entreprise qui veut diriger sa société. La technocratie est la classe des spécialistes – y compris les professions libérales : médecins, juristes, journalistes-, qui se déploie du bas en haut de l'échelle, des techniciens, ingénieurs, cadres, chercheurs, administrateurs, directeurs, *managers*, bureaucrates, énarques, du public et du privé, du civil et du militaire, simples salariés ou gratifiés de toutes sortes d'avantages, de primes, jusqu'à de colossales parts d'actionnaires pour les plus opulents technarques du privé. La technocratie, comme jadis l'aristocratie, est divisée. La haute technocratie n'hésite pas à sacrifier quand il le faut quelques milliers d'ingénieurs de HP ou d'Alcatel-Lucent au bien supérieur de l'entreprise ou de l'économie, c'est-à-dire au bien collectif de la classe technocratique, mais celle-ci, alliée à la vieille bourgeoisie capitaliste, présente un front uni vis-à-vis des autres classes (paysans, ouvriers, artisans, boutiquiers, employés etc.), qu'elle remplace d'ailleurs par des machines. Et les licenciés, adeptes de la même rationalité que leurs licenciés, en feraient autant à leur place, quitte à reconnaître le bien-fondé de leur licenciement, moyennant de justes indemnités. La rationalité technique, valeur suprême de l'idéologie technocratique, informe toute la société au point d'en chasser la délibération politique. *Techniquement parlant, il n'y a jamais qu'une seule meilleure solution.* Aussi voit-on dépérir le pouvoir des parlements et des gouvernements dans les sociétés technocratiques, au profit des experts et des bureaucraties. Idéalement, une société technocratique ne connaît pas de partis. La technocratie dirige et se dirige directement, en pilotage automatique, sans la médiation d'un parti, derrière le décor – de plus en plus troué, ruiné, béant- des vieilles institutions démocratiques, maintenues provisoirement, pour la forme. Après tout, il y a toujours une reine d'Angleterre. Il s'est pourtant trouvé un parti pour se faire le champion de la technocratie quand ses ambitions se heurtaient à l'irrationnel archaïsme des vieilles structures politiques. A nouveau capitalisme, nouvelle gauche. *New Left*. En France, celle-ci s'est incarnée dans l'alliance des gaullistes et des mendésistes, dans le PSU de Rocard, « *La Nouvelle Société* » de Chaban et Delors, et depuis les Années 80 dans le PS et ses satellites, radicaux, communistes et surtout les verts, dont la sociologie professionnelle et les préoccupations environnementales se conjuguent dans des projets extrémistes de régulation technologique.

Mais finalement tous les partis d'un bord à l'autre du vieil axe droite-gauche approuvent et soutiennent la rationalité technique, *alias* « *pensée unique* », moyennant des points de détail visant à maintenir la fiction de leurs différences. Si tous les partis s'accordent sur l'essentiel, c'est qu'il n'y a plus de partis. C'est que *tous* représentent à des degrés divers, la technocratie. C'est qu'il n'y a plus de politique, et c'est bien ce qu'on veut dire lorsqu'on annonce la formation « *d'un gouvernement de technocrates* », en Grèce ou en Italie, le temps de régler une crise. C'est-à-dire que les technocrates ès qualité sont contraints de se découvrir et de prendre directement le gouvernail à la place des politiciens. Mais en vérité, la crise est permanente et tous les gouvernements sont des gouvernements de technocrates.

Devant l'effondrement écologique et la raréfaction des ressources s'ouvrent de nouvelles recherches, technologies et industries dites « vertes », que pensez-vous de ce phénomène ?

Avec les nanotechnologies, la biologie synthétique et le numérique, laboratoires et décideurs font le pari de prendre de vitesse la catastrophe écologique. Les nanomatériaux (tels les nanotubes de carbone) sont destinés à remplacer les minerais extraits du sol. Les prétendus « biocarburants » tirés de la biomasse et produits par des bactéries de synthèse doivent prendre la relève des combustibles fossiles. Enfin le Graal des chercheurs, la solution qui

donnerait au système techno-industriel les moyens d'un nouveau cycle d'expansion, c'est la production massive d'énergie solaire, au rendement démultiplié par des capteurs nanostructurés - la photosynthèse artificielle. Ces recherches doivent produire les moyens de poursuivre la course à la croissance et à la compétition économique dans le cadre d'un *Green New Deal* à l'échelle mondiale.

Bien sûr, la fabrication et la dissémination de ces technologies contribueront à l'aggravation de la situation écologique. Nanoparticules et micro-organismes artificiels fourniront la prochaine vague de polluants toxiques et de maladies associées. Quant à l'industrie solaire, elle cumule les nuisances tout au long du cycle de fabrication/élimination de ses composants, et ne constitue en rien une alternative aux autres modes de production industrielle d'énergie. (cf *Le soleil en face. Rapport sur les calamités de l'énergie solaire et des prétendues énergies alternatives*, Frédéric Gaillard, L'Echappée).

Nul ne sait si ces technologies « vertes » aboutiront avant l'épuisement des ressources. Aussi le pouvoir déploie-t-il dans le même temps les outils d'une gestion *rationnelle* des biens communs, du pilotage cybernétique de la société-fourmilière, afin de limiter les impacts de celle-ci sur « l'écosystème ». Les plus actifs promoteurs de cette régulation technologique sont les éco-techniciens Verts, souvent élus locaux, en pointe dans l'expérimentation. A Lille comme à Quimper, Nantes, Lyon, Grenoble et bien d'autres *métropoles*, « l'Enfer Vert » s'impose comme la réponse *éco-citoyenne* à l'effondrement écologique. La région Nord-Pas de Calais paie (360 000 €) les conseils de l'économiste américain Jeremy Rifkin pour entrer dans un capitalisme *postcarbone, interactif, renouvelable, intelligent, bref, vert*, grâce à la cybernétique et au remplacement de la politique par la « machine à gouverner ». Qui mieux que la machine peut *rationner* la consommation d'énergie, d'eau, de carburant - en attendant l'air et la nourriture ? C'est ainsi que prolifèrent les dispositifs « sans contact » (cartes et lecteurs RFID – *Radio Frequency Identification*), les services numériques, les objets « intelligents » (connectés), pour le profilage, le suivi et la modification du comportement du bétail humain.

Le compteur électrique Linky (qui relève à distance nos consommations d'électricité minute par minute sous prétexte de nous aider à les maîtriser) préfigure notre future vie « intelligente ». L'Etat, les collectivités et leurs états-majors technocratiques déploient des moyens considérables pour nous stocker dans des « *smart cities* », selon le modèle fourni par IBM dans son programme pour « une planète plus intelligente ». C'est sous la bannière de « l'écologie » et au nom des « générations futures » que s'effectue notre incarcération dans le monde-machine.

Les courants anti-industriels ne sont-ils pas isolés dans une société vouée au culte de la technologie ? Gagnent-ils ou non, en audience ?

Dans sa masse, la population est ambivalente. Une formidable nostalgie se manifeste de multiples façons. Le succès posthume de l'impressionnisme est à la fois celui d'une école – peinture sur le vif, en pleine nature, immersion sensorielle- et celui du *paysage*, déchirant de beauté disparue. Un géographe bien de son temps, Jacques Lévy, reproche aux Français et à leurs dirigeants de « *s'accrocher à une ruralité fantasmée* », « *archaïque* », au lieu de fermer les bourgs sous perfusion financière de l'Etat et de l'Europe, et de concentrer l'investissement dans les métropoles où se crée la valeur, à l'ère d'Internet et de l'économie mondialisée. (cf *Libération*. 28 juin 2013. *Réinventer la France*. Fayard) Les Français souffrent de douleur fantôme ; ils ont le mal du pays perdu. Sentiment de la nature et regret du passé. Mais les regrets sont vains. De la IIIe à la Ve République, en passant par l'Etat de Vichy (furieusement

technocratique, en dépit de sa légende paysanne) (cf. *La France de Vichy*. O. Paxton. Le Seuil), l'appareil idéologique, écoles, journaux, partis, Etat, organisations industrielles, tout ce qui forme et répand la pensée d'une époque, leur a fait entendre raison. Ils se sont pliés au réalisme. « *Il est tout à fait naturel qu'on ressente la nostalgie de ce qui était l'Empire, tout comme on peut regretter la douceur des lampes à huile, la splendeur de la marine à voile, le charme du temps des équipages. Mais quoi ? Il n'y a pas de politique qui vaille en dehors des réalités.* » (De Gaulle. Discours du 14 juin 1960) Aussi cartésiens que romantiques, les Français ne peuvent pas combattre « *le Progrès* ». Si on les interroge, la plupart ne veulent pas « *d'un retour en arrière* », d'ailleurs impossible matériellement, et intellectuellement scandaleux suivant l'opinion reçue. Ils se résignent, souvent tristes et extraordinairement pessimistes. Au fond, la plupart pense que le monde va à sa perte, mais ils ne veulent pas y penser parce qu'ils n'y peuvent rien. D'où l'extravagant succès de l'industrie du divertissement, sans lequel ils seraient les plus malheureux des hommes. On dit que les jeunes, les *digital natives*, souffrent moins, que n'ayant pas connu « *le monde d'avant* », ils ignorent ce qui a été perdu et sont naturellement « *de leur temps* ». C'est possible, mais il se peut aussi que ce pessimisme, porté au paroxysme chez eux, et pour de bonnes raisons, provoque à la fin une sorte d'insensibilisation, une réaction de défense et de fuite – d'éclatement- dans l'instant présent.

Nous savons que nos dégoûts et nos révoltes sont dans toutes les têtes, que nos amis sont partout – mais partout isolés et inassurés. Ce qu'ils pensent, ils n'osent pas toujours le penser, ni se l'avouer, ni le dire à d'autres, parce que chacun se croit seul dans sa tristesse et craint l'esseulement social s'il gâche la fausse bonne humeur générale. Cela s'appelle « *La Foule solitaire* ». (D. Riesman) Tout ce chagrin rentré produit cependant, à la longue, un bruit de fond hostile, assez menaçant pour que quatre anciens ministres (R. Badinter, J.P. Chevènement, A. Juppé, M. Rocard), lancent dans *Libération* (le 14 octobre 2013) un cri d'alerte exceptionnel. « *La France a besoin de scientifiques techniciens. Nous assistons à une évolution inquiétante des relations entre la société française et les sciences et techniques.* » Scientifiques pris à partie, désaffection des filières d'études scientifiques, inquiétants dangers du principe de précaution. « *Or, c'est bien la science et la technologie qui, à travers la mise au point de nouveaux procédés et dispositifs, sont de nature à améliorer les conditions de vie des hommes et de protéger l'environnement.* »

Ce n'est pas l'avis de « *la société française* ».

Pas de triomphalisme. On voit bien monter depuis les années 70, et davantage encore depuis une dizaine d'années, une protestation contre la déshumanisation et la dénaturation, mais il s'en faut de beaucoup pour que celle-ci atteigne le seuil critique qui permettrait d'inverser le cours de la catastrophe. Il reste à voir qui de la catastrophe ou de la conscience de la catastrophe prendra l'autre de vitesse. Mais de toutes façons, nombre de « *dégâts du Progrès* » sont irréversibles, nous devons survivre pour tout l'avenir prévisible sans les espèces exterminées mais avec les déchets ultimes et radioactifs.

Peut-on s'extraire de la technosphère dont nous sommes devenus dépendants autrement qu'à la faveur d'une catastrophe ? Comment résister dès maintenant à l'emprise technologique ? Que pensez-vous de la Décroissance dont le but est précisément de s'opposer à un progrès présenté comme invincible ?

La technosphère absorbe désormais la terre entière – y compris son proche espace. Il n'y a plus d'ailleurs. Non seulement, le réseau d'urbanisation globale détient la moitié, bientôt les trois-quarts de la population, mais les derniers lambeaux de nature et d'activités agraires, pastorales, forestières, marines, sont également régulées par l'appareil techno-étatique. Le for

intérieur, lui-même, est attaqué par les neurotechnologies, l'imagerie cérébrale et les implants cérébraux. Adieu vie privée, libre arbitre et liberté intérieure. Ce qui permettra de corriger à la racine les mauvaises pensées et les mauvais comportements, sexistes, racistes, homophobes, etc.. Puisque « *tout est politique* », selon le slogan radicaliste, tout doit être public, transparent, soumis à la surveillance collective du village global. Où l'on voit comment les luttes « *pour l'égalité et contre toutes les discriminations* », dégradées en luttes pour l'uniformisation – tous égaux signifiant désormais, tous pareils -, et complaisamment soutenues par la technocratie étatique, servent les projets coercitifs de la société de contrainte. En attendant ce terme, qui vient plus vite qu'on ne le pense, que pouvons-nous *encore* faire pour transformer la résistance minoritaire à l'emprise technologique en action majoritaire, la plus effective possible ? Les hommes en général sont mûs par une certaine idée de ce qui est désirable ou répugnant, idée acquise par l'imitation de leurs modèles, parents, frères et sœurs, proches et pairs d'âge, héros et personnages, et finalement tout le monde fait comme tout le monde. La société technocratique consacre des moyens immenses à l'hypnose de masse, afin de mouler la population dans certains comportements, notamment la consommation compulsive et compensatoire, divertissante et ostentatoire. Mais c'est pour elle une question de vie ou de mort. L'échec commercial d'un produit dans lequel ont été investies des années de recherche & développement et d'énormes capitaux peut tuer une entreprise et entraîner sa disparition ou son rachat. D'où le développement de *la filière inversée*, déjà évoqué. Voyez les appels officiels à « *la consommation patriotique* », les diagnostics anxieux du « *moral des ménages* ». Au-delà des considérations morales, la polémique menée par *La Décroissance* contre la consommation vise juste du point de vue stratégique. Les ordinateurs, les robots et les technoïdes ne font pas grève. Le boycott ciblé contre une entreprise ou la grève générale des achats auraient aujourd'hui bien plus de chances de vaincre cette entreprise ou de mettre à genoux l'économie marchande. Ce serait aussi beaucoup plus facile et moins violent. Il nous faut donc convaincre le nombre du caractère répugnant de la consommation personnelle ou collective, au-delà des besoins avérés. Rendre odieux et stupides l'idée et le comportement consommateurs. Mais les idées et les comportements ne se transmettent pas seulement par voie de presse. Ceux qui « *sortent du système* », quelquefois en ville et plus souvent à la campagne, si réduits que soient leur nombre et l'effet de leur action, offrent un exemple et un modèle aux autres. Ils prouvent que « *c'est possible* ». *Idem* pour les activistes qui barrent la terre aux bulldozers et la mer aux baleiniers. L'idée qu'ils propagent compte bien plus que le gain concret et immédiat qu'ils retirent quelquefois. Nous avons dit maintes fois que les idées étaient décisives, et que nous devons être des producteurs d'idées. Il est impossible d'exprimer des idées claires sans un langage clair. La maigre bouillie d'expressions toutes faites et de tics verbaux qui tient couramment lieu de langage en dit long sur la capacité générale d'exprimer des idées claires. C'est à massifier les individus pour les soumettre aux besoins de l'économie, que sert la destruction de l'école, écrasée par le rouleau-compresseur des *mass-media*. A terme, la survie de l'esprit critique est lié à la libération des individus massifiés, à la transmission et à l'amélioration du meilleur langage possible. Vous voulez arrêter le Progrès ? Apprenons le français, restaurons le *trivium* (grammaire, rhétorique, logique), et les *humanités*.

***La Décroissance*, entretien avec Pièces et main d'œuvre, mars 2014**